

## COMPTE RENDU/BOOK REVIEW

**Georg Simmel**, *L'argent dans la culture moderne et autres essais sur l'économie de la vie*. Textes choisis et présentés par Alain Denéault. Laval: Presses de l'Université de Laval/Maison des Sciences de l'homme, 2006.

**Georg Simmel**, *Esthétique sociologique*. Textes introduit par Philippe Marty, traduits de l'allemand par Lambert Barthélémy, Michel Collomb, Philippe Marty, et Florence Théron. Laval: Presses de l'Université de Laval/Maison des Sciences de l'homme, 2007.

Invité par une université américaine à présenter sa candidature à un poste de professeur en 1893, Georg Simmel déclinait, affirmant entre autres arguments qu'il ne parviendrait pas à exprimer sa pensée de manière satisfaisante dans une autre langue que l'allemand (Simmel, 2005: 92). Cette anecdote a son symétrique inverse: la langue de Simmel n'est pas facile à exprimer dans une autre que la sienne. Le nombre somme toute peu élevé de traductions françaises des oeuvres cardinales de l'auteur en atteste, et il n'y a pas beaucoup plus d'oeuvres de Simmel traduites en italien ou en anglais. Comme si la parole de Simmel échappait à sa propre transmission au moment même de se dire. D'où l'enjeu des traductions présentes qui dépasse largement les considérations linguistiques: ménager à la parole simmélienne son chemin vers nous.

Toute traduction est une interprétation. Ce n'est pas une affirmation dogmatique mais un constat né de la pratique. Les éditeurs nous le suggèrent non seulement en publiant l'appareil critique qui a permis de stabiliser chaque texte. Ils insistent également sur certaines notions difficiles à traduire (p.ex. *Einführung* chez Marty et al., *Gebilde* chez Denéault). Car Simmel joue avec les mots du langage savant. Il utilise le plus souvent de vieux concepts (forme, contenu, vie etc.) pour mieux s'en affranchir. Il les détourne, il leur donne un contenu nouveau, susceptible de varier selon les fragments et les niveaux d'analyse qu'ils décrivent. De manière correspondante, les traducteurs n'hésitent pas à multiplier les mots français pour un même terme allemand conservant ainsi un maximum de liens avec le texte de Simmel. Depuis la traduction de *Philosophie des Geldes* par Cornille et Ivernel (1987), on n'a pas eu souvent l'occasion d'observer cette sensibilité au texte et, à travers lui,

au message de Simmel. Soulignons également le recours aux rapports éditoriaux publiés dans les oeuvres complètes de Simmel. Le travail historiographique mis en place autour d'Otthein et d'Angela Rammstedt à Bielefeld livre un trésor d'informations sur la vie de Simmel, le contexte de son époque et les institutions au sein desquelles il a évolué. C'est une contribution sans commune mesure dans nos disciplines à la culture européenne et en particulier aux relations franco-allemandes. On s'en convaincra en lisant le volume 23 qui publie la correspondance du vieux Simmel, où la générosité des commentaires le dispute à leur précision.

Au plan du contenu, les introductions de Marty et Denéault à ces essais sur l'esthétique et sur l'argent convergent vers une même idée, centrale pour comprendre Simmel: le caractère indirect de sa perspective. L'esthétique ce n'est pas l'art, l'argent ce n'est pas l'économie. L'esthétique est avant tout un mode de la connaissance, à la manière de la raison (cf. Simmel, 1992: 198; 206-207). Mais à la différence de la raison, l'esthétique opère dans le domaine des sens. Elle donne forme à l'expérience sensible. Elle maintient l'unité de la perception à travers la pluralité des sensations. L'esthétique a également un rôle social et culturel. Elle permet de résister au processus d'abstraction de la culture mis en place par l'argent. Elle met la différenciation sociale à portée des gens en rappelant ses liens plus ou moins forts, plus ou moins directs avec les sens et les sensations. Le style de vie exprime cette résistance, où les manières d'être, d'avoir, de faire, les goûts organisent la vie pratique des hommes et s'opposent diamétralement à la stratification monétaire de la société. La position de Simmel ne paraît-elle pas très traditionnelle, c'est-à-dire très kantienne? Oui, et Simmel le fait exprès.

Marty montre comment il se rapproche de Kant (ou de Goethe, ou de Nietzsche etc.) pour mieux se distinguer de lui. Chez Kant, l'esthétique est étroitement liée à la figure de l'individualité. Néanmoins, cela ne suffit pas pour comprendre ce qui fait l'expérience des valeurs esthétiques. L'esthétique de Kant nous renseigne sur la forme de cette expérience. Elle ne nous parle pas de l'expérience de cette forme, expérience que l'artiste fait en peignant ou en sculptant, expérience de l'amateur d'art qui va voir des expositions, suit le parcours d'un artiste, lit ou écrit sur l'art, etc. Il en va de même pour l'argent. Là où Kant voit dans l'argent le symbole banal de l'émancipation des individus et le moyen de parvenir à la paix perpétuelle, Simmel y repère un principe. L'argent, nous dit-il, n'est pas que le pouvoir de posséder. Il offre également la possibilité d'être. L'argent, nous dit Denéault en substance, n'est pas seulement un moyen en vue d'une fin. C'est une manière de se comporter, une façon de vivre et de penser. L'argent devient, de manière analogue à l'esthétique, plus qu'un objet (plus que l'art disions-nous à propos de

l'esthétique). L'argent (non pas l'utilité, l'intérêt, le luxe, le marché, le capitalisme, etc.) devient une manière de penser et une expérience qui organise le rapport au corps, aux autres, aux institutions de la société et à l'environnement. Simmel cherche ce qui fonde cette valeur moderne de l'argent, tout comme il cherche la formule de la valeur de l'expérience esthétique avec obsession depuis ses premiers essais sur le portrait (cf. p.ex. Simmel, 1995: 36-42). Ce problème de la valeur, suggèrent Marty et Denéault, ne se réduit pas au sacre de la culture subjective. Il ne se réduit pas non plus à la valeur de la culture objective, à la somme de biens accumulés grâce à l'argent, au capital culturel et au prestige symbolique acquis dans le champ artistique.

À l'inverse, on ne peut réduire tous les phénomènes artistiques à l'esthétique, tout comme on ne peut réduire toutes les manifestations de la vie économique à l'argent. Marty et Denéault repèrent ici l'introduction d'un argument plus général à propos des relations entre principes et types, vie et formes que Simmel approfondira peu avant de mourir dans sa *Lebensansschauung* (1918). Les fragments réunis mettent déjà en garde contre une interprétation seulement esthétique de l'art. L'art ne se réduit pas à un discours sur le visible/l'invisible, le clair/l'obscur, l'ange/le démon (cf. Simmel, 2003: 317), tout comme il n'est pas fait des seuls rapports sociaux aux oeuvres d'art. Il en va de même à propos de la polarité germanique/roman évoquée par Marty. Cette polarité ne dit pas qu'il y a une opposition entre arts germaniques et romans, ni que les arts de la tradition germanique s'opposent aux arts de la tradition romane. Simmel utilise cette polarité en raison du contraste très tranché qu'elle évoque à propos du refus (pôle germanique) ou de l'acceptation (pôle roman) de formes artistiques idéalement valables pour tous. Il pose ainsi le problème de l'universalisation des valeurs esthétiques en art et, par conséquent, de l'universalité de l'expérience esthétique. L'art nous touche-t-il tous? Quel en est alors le statut? Qu'advient-il de sa légitimité? Que deviennent les conditions de l'expérience pratique du rapport à l'art? Denéault retombe sur ces mêmes questions au sein des fragments qui préludent à *Philosophie des Geldes* (1900). Il s'agit ici également de comprendre la particularité de la valeur au-delà de la valeur de l'argent, vers la valeur individuelle et collective des rapports à l'argent.

On peut continuer à développer ces parallèles, car il y en a beaucoup d'autres qui rendent compte de la systématique du questionnement de Simmel reflété dans le caractère cumulatif de son écriture. Denéault l'a immédiatement sous les yeux puisque les fragments qu'il publie se retrouvent, partiellement réécrits, au coeur de *Philosophie des Geldes*. Marty indique à quel point les écrits sur l'esthétique anticipent des oeuvres importantes sur l'art, comme p.ex. *Rembrandt* (1916). Cette dernière

monographie de Simmel offre une synthèse de nombreuses études sur la philosophie de l'art et sur Rembrandt lui-même que Simmel édite depuis 1914, sans compter sa recension en 1890 du « Rembrandt als Erzieher » de Julius Langbehn. On pourrait encore évoquer la *Soziologie* (1908) dont on vient de fêter le centenaire, et dont les premiers jets datent du début des années 1890 (cf. Rammstedt, 2008; Rol, 2008).

Saluons donc avec force l'initiative de ces traductions et les groupes de travail et de recherche à Rennes et Paris qui les ont soutenus. Elles ont le mérite d'encourager à se pencher attentivement sur ces fragments simméliens qui loin d'être des brouillons ouvrent la porte de la « cuisine » où Simmel concocta son programme critique de sociologie de la culture.

## RÉFÉRENCES

- Rammstedt, O. 2008. « Georg Simmels „Grosse Soziologie“ – und das uns geschuldete Missverständnis », C. Rol et al. (eds), *Soziologie als Möglichkeit*, Wiesbaden, VS-Verlag: 15-32.
- Rol, C. 2008. « Die Soziologie, faute de mieux. Zwanzig Jahre Streit mit René Worms um die Fachinstitutionalisierung (1893-1913) », C. Rol et al. (eds), *Soziologie als Möglichkeit*, Wiesbaden, VS-Verlag: 367-400.
- Simmel, G. 1992. « Soziologische Ästhetik », *Aufsätze und Abhandlungen 1894-1900*, GSG 5, Frankfurt/M.: Suhrkamp, 197-214.
- 1995. *Aufsätze und Abhandlungen 1901-1908*, I, GSG 7, Frankfurt/M.: Suhrkamp.
- 2003. *Goethe, Deutschlands innere Wandlung, Das Problem der historischen Zeit, Rembrandt*, GSG 15, Frankfurt/M.: Suhrkamp.
- 2005. *Briefe, I*, GSG 22, Frankfurt/M.: Suhrkamp.

Christian Papilloud est professeur de sociologie politique à l'Université de Caen Basse-Normandie et membre du Centre d'Etudes et de Recherche sur les Risques et les Vulnérabilités (CERReV). Il est également professeur extraordinaire de sociologie de la culture et de l'innovation à l'Université de Lüneburg et chercheurs associés à l'Institut International d'Economie de la ville de Hamburg (HWWI) en Allemagne.